

6. Le patrimoine culturel

6. Le patrimoine culturel	1
6.1 Le patrimoine archéologique : la Camargue antique et médiévale	2
6.1.1 Du 6 ^e siècle avant Jésus Christ au 7 ^e siècle après Jésus Christ	2
6.1.2 Le Moyen-âge	3
6.2 Le patrimoine historique et ethnologique	3
6.2.1 Du 15 ^e siècle au 20 ^e siècle	3
6.2.2 La Camargue actuelle : à chaque espace, ses activités	3
6.2.2.1 Le mas	3
6.2.2.2 La roselière	3
6.2.2.3 Le marais	4
6.2.2.4 Le fleuve et la mer	4
6.2.2.5 Les salins	4
6.2.2.6 Le littoral	4
6.3 La recherche d'une identité	4
6.3.1 Des arrivées successives	4
6.3.1.1 Spécificité de Salin-de-Giraud	4
6.3.1.2 Spécificité de Port-Saint-Louis-du-Rhône	5
6.3.2 L'invention d'une identité : Le Félibrige, le Marquis de Baroncelli et les défenseurs de l'identité camarguaise	5
6.3.3 La littérature régionale et le cinéma	5
6.3.4 Les représentations de l'identité	6
6.3.4.1 La croix de Camargue	6
6.3.4.2 Le costume	6
6.3.4.3 La bouvine	6
6.3.4.4 La course camarguaise	6
6.3.4.5 Les savoir-faire	7
6.3.4.6 Le pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer	7
6.3.4.7 Les fêtes traditionnelles	7
6.3.4.8 Les férias	7
6.4 Les points clés du diagnostic	8
6.5 Le patrimoine architectural	9
6.5.1 Les grands thèmes architecturaux	9
6.5.1.1 Architecture médiévale	9
6.5.1.2 Architecture religieuse	10
6.5.1.3 Architecture agricole	10
6.5.1.4 Architecture viticole	13
6.5.1.5 Architecture hydraulique	13
6.5.1.6 Architecture ferroviaire	15
6.5.1.7 Architecture civile	15
6.5.1.8 Architecture industrielle et agro-industrielle	16
6.5.1.9 Architecture et tourisme	17
6.5.1.10 Architecture « Maritime »	17
6.5.2 Les protections réglementaires	18
6.5.2.1 Le classement et l'inscription (loi du 2 mai 1930)	18
6.5.2.2 Les ZPPAUP	19
6.5.3 Les points clefs diagnostic	19

L'occupation humaine de la Camargue date du 6^e siècle avant J-C. Celle-ci a toujours été étroitement liée à la présence du Rhône, voie de communication essentielle entre la Méditerranée et l'arrière pays.

6.1 Le patrimoine archéologique : la Camargue antique et médiévale

CARTE_26

6.1.1 Du 6^e siècle avant Jésus Christ au 7^e siècle après Jésus Christ

Les premières traces d'occupation mises en évidence en Camargue se placent autour du 6^e s. av.JC. Aucune trace de fréquentation plus ancienne n'a été recensée à ce jour, probablement en raison de conditions environnementales défavorables.

Pour les périodes anciennes, les sites connus sont principalement répartis sur les berges fossiles des anciens Rhône de Saint-Ferréol et d'Ulmet.

Près de 150 sites et gisements archéologiques sont dénombrés dans le delta. On y retrouve diverses traces d'habitats et de nécropoles, d'artisanat (salaison, métallurgie) et des marais salants. Le matériel trouvé provient notamment de la Grèce antique, de Marseille ou des Alpilles. C'est le Rhône, voie de communication essentielle entre le littoral et l'arrière-pays, qui confère à la Camargue son caractère particulier et en fait un lien incontournable entre les routes maritimes et fluviales.

L'installation humaine serait consécutive à un assèchement de certains milieux. La présence de l'homme s'accompagne d'une disparition progressive de la forêt et la mise en culture de certains terrains. A l'époque où Arles est une colonie romaine importante, la mise en valeur agricole de la Camargue se développe autour de *villae*.

Les habitats groupés occupent les terres les plus fertiles et notamment les bourrelets alluviaux le long des bras du Rhône. On retrouve le maillage des mas actuels. L'activité céréalière est importante, ainsi que la culture de la vigne ou de jardins.

C'est au milieu du 16^e s. que sont attestées les plus anciennes découvertes d'objets archéologiques dans le Rhône. Par la suite, de nombreux gisements ont été découverts à Arles. On peut notamment citer les vestiges du pont romain d'Arles et de grands dépotoirs portuaires, dans lesquels furent trouvés des sarcophages, des céramiques et amphores, des objets métalliques et lithiques... Les fouilles ont également permis de mettre à jour de nombreuses épaves de navires datant du 1^{er} s.av.JC au 1^{er} s.ap.JC, principalement au niveau de la rive droite du Rhône.

Les fouilles d'inventaire sous-marin menées au large de la Camargue depuis une dizaine d'années recensent une trentaine d'épaves antiques. La grande majorité d'entre elles se situe devant les Saintes-Maries-de-la-Mer, face à un ancien bras du fleuve, le Rhône de St Ferréol.

D'autres vestiges antiques ont également été aperçus à la sortie orientale du port des Saintes-Maries. Des prospections renforcent l'hypothèse d'une zone de mouillage avec une intense activité à l'époque impériale de ce bras du Rhône.

6.1.2 Le Moyen-âge

A cette période plusieurs sites sont délaissés. On suppose que des regroupements humains ont lieu, consécutivement à des mutations du tissu social. Au Moyen Age, parmi les nouveaux pôles de peuplement figurent les églises fort nombreuses en Camargue et situées généralement le long des bras du Rhône. Des tours et des enceintes sont bâties afin de se protéger des invasions et des pirates tandis que des postes de vigie ou des phares sont érigés pour faciliter la navigation sur le Rhône.

Le nord du delta vit sous l'influence d'Arles, l'agriculture céréalière et la viticulture sont importantes. Le sud du delta, aux terres plus marécageuses, est beaucoup moins peuplé. Il est principalement dédié à la pêche et à l'exploitation salinière. C'est là que les moines cisterciens bâtissent des abbayes fortifiées, telles l'abbaye d'Umet et de Sylvérial au 12^e s, longtemps appelées les « abbayes du sel », parce que les moines tiraient de cet ingrédient l'essentiel de leurs revenus. Les principaux salins étaient alors ceux d'Umet et de Peccais, sur l'ancien bras du Rhône vif.

Les ordres religieux, Bénédictins et Cisterciens, qui possèdent plusieurs prieurés dans le delta défrichent, structurent l'agriculture, gèrent la récolte et la vente du sel. Dès le Moyen-âge, des ouvrages de protection contre les inondations du Rhône sont entrepris, même s'il s'agit encore de protections très discontinues et peu résistantes.

6.2 Le patrimoine historique et ethnologique

6.2.1 Du 15^e siècle au 20^e siècle

Du 15^e au 17^e siècle, la région est relativement prospère. Des aménagements hydrauliques importants sont alors entrepris dans le delta pour favoriser les cultures, s'approvisionner en eau douce et drainer les terres marécageuses. Sur une terre difficile et riche à la fois, l'aménagement de la Camargue se structure. La configuration foncière, basée sur de la grande propriété forge un habitat dispersé. Les grands domaines religieux comme ceux de l'Ordre de Malte jouent un rôle considérable dans le développement économique de la Camargue (cf patrimoine architectural – 6.5.1)

Au 19^e siècle, l'occupation humaine s'intensifie et se diversifie. Le système de gestion hydraulique se modifie singulièrement. On cherche alors à assécher les marais et à améliorer le rendement des terres déjà fertiles. La basse Camargue est investie et l'exploitation salinière s'organise. Les voies de communication se développent (construction des voies ferrées vers les Saintes-Maries-de-la-Mer et Salin-de-Giraud). Les propriétaires des grands domaines vivent à Paris, Lyon ou Marseille. Ils investiront peu à peu la vie politique arlésienne. Seule la population des Saintes-Maries-de-la-Mer représente un noyau dur constitué notamment de pêcheurs et de gardians. C'est par eux que se transmettent les savoir-faire.

Le système de mise en valeur du sol camarguais est basé sur l'alliance millénaire de la production de grains et de l'élevage ovin. L'élevage des moutons, taureaux et chevaux sont tous trois très anciennement pratiqués dans le delta. Ils appartiennent à un système agro-pastoral basé sur la culture des céréales : les moutons valorisent la jachère, les chevaux servent au dépiquage des céréales et les taureaux, une fois dressés, tirent la charrue.

L'histoire agricole de la Camargue est marquée, entre 1870 et 1942, par une période viticole importante, due à la crise phylloxérique qui faisait rage en France, et qui épargna la Camargue grâce à la submersion prolongée des sols. Cependant, après avoir connu une extension maximum en 1933, le vignoble camarguais régresse jusqu'à devenir une culture marginale.

C'est ensuite la riziculture qui connaît un essor important, à partir de 1942, époque où la France, coupée des pays d'Outre-mer, peine à s'approvisionner en riz. Le plan Marshall, en 1946, contribue encore à l'extension des parcelles rizicoles. Ces trois périodes ont laissé de nombreuses traces dans en Camargue, tant en termes d'architecture que d'organisation de l'espace.

Au 20^e siècle, le contexte camarguais évolue à nouveau. Les voies de circulations se développent, la population est plus importante. Les besoins en main d'œuvre agricole régressent tandis que le tourisme se développe. Au début du siècle alors que certaines menaces de développement industriel ou touristique planent sur le delta, de nouveaux enjeux environnementaux entrent alors en ligne de compte. Un nouvel équilibre est alors recherché entre le développement économique et la protection de l'environnement. A la fois artificielle et sauvage, investie et protégée on lui cherche une identité. Parfois mythique, elle sait entretenir son image.

6.2.2 La Camargue actuelle : à chaque espace, ses activités

En dehors des espaces protégés l'espace camarguais est très largement investi par l'homme, qu'il soit propriétaire, habitant ou de passage. Chaque espace est généralement dédié à une ou plusieurs activités.

6.2.2.1 Le mas

L'agriculture dans le delta du Rhône a toujours été une activité importante. Essentiellement localisée dans le nord fluviatile et fertile, elle s'est développée le long des deux bras du fleuve grâce aux aménagements hydrauliques.

Grande productrice de blé, de vigne, puis de riz, la Camargue est aussi le berceau de l'élevage de taureaux et de chevaux, comme elle le fut de moutons. Elle est structurée en propriétés relativement étendues, les mas.

Sous la conduite d'un régisseur, les mas étaient exploités sur le mode du "latifundium" (grande propriété cultivée par des ouvriers pour le compte d'un propriétaire non résident). C'est encore le cas pour certains d'entre eux aujourd'hui.

La plupart des mas regroupent à la fois :

- des terres hautes, généralement irriguées, vouées à l'agriculture,
- des terres plus basses et plus salées, vouées à l'élevage,
- un marais, lieu de cueillette ou territoire de chasse.

6.2.2.2 La roselière

La « sagne », nom local du roseau (*Phragmites australis*), est récoltée dans les marais en hiver avant la repousse. Sa coupe aujourd'hui mécanisée est adaptée aux différents milieux, selon la profondeur et l'accessibilité des marais.

Une fois coupé, le roseau est trié sur place puis rassemblé en bottes près des lieux de chargement. Localement, la « sagne » sert pour la confection des toitures des cabanes traditionnelles et la fabrication de "paillassons" (pare-soleil, pare-vent...). Mais la majorité de la récolte est expédiée vers d'autres régions ou pays où le roseau est plus largement utilisé. Cette activité ne concerne que quelques exploitants qui louent les zones de récolte sans pouvoir intervenir directement dans la gestion des niveaux d'eau des marais alors que la productivité est favorisée par une bonne régulation des niveaux d'eau.

6.2.2.3 Le marais

La chasse au gibier d'eau (canards, bécassines, poule d'eau...) est très pratiquée en Camargue. Aujourd'hui certains propriétaires dédient leurs marais à la chasse privée, ce qui leur offre des revenus complémentaires. Dans ces espaces, toute l'année la hauteur des niveaux d'eau est surveillée pour attirer le gibier au moment de l'ouverture de la chasse. L'approvisionnement en eau des marais est cependant soumis aux besoins prioritaires de la riziculture.

6.2.2.4 Le fleuve et la mer

La pêche professionnelle se pratique en mer, dans le fleuve, en étangs, ou sur la côte sableuse. Le choix des espèces pêchées et les techniques est lié aux différents milieux et fluctuantes en fonction des degrés de salinité. Selon les lieux et les types de pêche, le statut des pêcheurs professionnels diffère. L'activité de pêche en Camargue a de tout temps été particulièrement notable aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

6.2.2.5 Les salins

L'exploitation du sel marin se pratique sur un espace hydrauliquement isolé du reste du delta. Longtemps pratiquée de manière artisanale, la production de sel prend une dimension industrielle à la fin du 19e siècle notamment à Salin-de-Giraud où la récolte est essentiellement destinée à l'industrie chimique, l'agriculture et au salage des routes. A l'ouest du petit Rhône, le salin d'Aigues-Mortes, plus ancien, produit du sel alimentaire.

6.2.2.6 Le littoral

Tout au long du 20^e siècle, le tourisme s'est considérablement développé sur toute la frange du littoral camarguais, occupé aujourd'hui de façon relativement saisonnière. A l'exception des Saintes-Maries-de-la-Mer, station balnéaire aménagée, l'accès aux plages et leurs usages sont diversement organisés. En revanche, le site de Beauduc est particulier. Il s'est développé autour d'un habitat traditionnellement voué aux pêcheurs. Actuellement, ces habitations précaires situées en partie sur le Domaine public maritime occupent trois quartiers. Entre 1750 et 1850 elles sont occupées essentiellement par des pêcheurs, des marins, des douaniers, etc. De 1850 à 1950 ils sont rejoints par des saliniers, des habitants des mas, et quelques arlésiens qui viennent y occuper leurs moments de loisirs en chassant et en pêchant. Pendant la seconde guerre mondiale les cabanes seront bombardées mais certaines seront reconstruites par des pêcheurs, suivies très rapidement par un public local et populaire d'amateurs de villégiatures balnéaires. Les constructions plus ou moins précaires ou de réemploi (wagons, autocars, caravanes...) sont environ 400. Depuis 1988 l'occupation sans droit ni titre d'une partie de ces cabanons est contestée par les pouvoirs publics au titre de la Loi littoral. Des poursuites judiciaires ont été engagées et trois associations d'usagers se sont créées. Partageant la passion des grands espaces maritimes, le choix de l'inconfort, les occupants de Beauduc constituent une entité sociale spécifique, en marge, informelle mais développant une organisation et des liens sociaux forts.

6.3 La recherche d'une identité

6.3.1 Des arrivées successives

Au gré de son histoire, la Camargue a toujours attiré les convoitises et souvent nécessité une main d'œuvre extérieure qu'il fallait loger sur place. Les investisseurs venaient souvent de Paris, Lyon ou Marseille, les saisonniers des Alpes ou de l'Ubaye, les saliniers d'Italie, de Grèce, d'Arménie, d'Espagne ou du Maghreb. Dans les vignobles ou les rizières les maghrébins ont remplacé la main d'œuvre espagnole. Cette main d'œuvre arrivée par vague successive s'est plus ou moins implantée durablement dans le delta. Par ailleurs, à Arles, une communauté gitane d'origine catalane est aujourd'hui sédentarisée et à Mas Thibert on dénombre de nombreuses familles issues de la communauté harkie.

6.3.1.1 Spécificité de Salin-de-Giraud



Le village, situé sur la commune d'Arles, s'est développé aux abords de l'étang de Giraud à la fin du 19e siècle lors des tractations et du développement des sociétés Henri Merle (Péchiney) et Solvay. Le sud du delta à cette époque n'est pas réellement aménagé et le besoin de loger la main d'œuvre qu'il faut fidéliser, fait naître Salin-de-Giraud. Deux cités ouvrières sont érigées. Aujourd'hui, les habitants de Salin-de-Giraud travaillent toujours aux salins ou à l'usine Solvay. Le caractère industriel de la cité, son architecture atypique, la cohabitation d'une population issue d'horizons très variés, son éloignement en font une agglomération très particulière en Camargue.

6.3.1.2 Spécificité de Port-Saint-Louis-du-Rhône



SAN Ouest Provence

Avant la création du canal Saint Louis en 1863, ce territoire était uniquement un lieu de parcours pour les chasseurs, les pêcheurs et les gardiens de troupeaux.

A la fin du 19^e siècle, le développement industriel de la région favorise d'importantes spéculations financières autour de l'embouchure du Rhône.

La ville de Port-Saint-Louis-du-Rhône, instituée en commune en 1904, se développe autour du projet portuaire largement soutenu par des intérêts lyonnais. Sa population s'est constituée par vagues migratoires au grès des aménagements et de l'implantation de certaines entreprises. Aujourd'hui, la ville héberge une partie des activités de la zone industrialo-portuaire de Fos-sur-Mer. Sans ancrage historique ancien, les habitants de Port-Saint-Louis entretiennent une relation très forte et très particulière à leur territoire. Les hommes cultivent avec passion la pratique de la chasse, de la pêche, de la cueillette et du cabanon.

6.3.2 L'invention d'une identité : Le Félibrige, le Marquis de Baroncelli et les défenseurs de l'identité camarguaise

Le Félibrige est une association, née en Provence en 1854, qui a pour objectifs la sauvegarde, l'illustration et la promotion de la langue et de la culture spécifiques des pays d'oc par l'intermédiaire notamment de la littérature, du théâtre... La philosophie du Félibrige trouve sa source dans l'œuvre de Frédéric Mistral.



Palais du Roure

Dans cette mouvance, en Camargue, Joseph d'Arbaud (1874-1950) et le Marquis Folco de Baroncelli-Javon (1870-1943), les « manadiers-poètes, glorifient les élevages de taureaux et de chevaux et étendent la popularité du monde gardian dans la région, en France et à l'étranger. En 1909,

l'association de la « Nacioun Gardiano » est créée. Elle a pour but de maintenir et de glorifier le costume, les us et les traditions du Pays d'Arles, de Camargue et des pays taurins, poursuivre la diffusion de la langue d'oc et propager la doctrine félibréenne contenue dans l'œuvre de Mistral et de ses disciples.

Toute sa vie durant, le Marquis de Baroncelli mènera de nombreux combats pour les peuples opprimés. En 1935, il permettra l'officialisation de la participation des gitans au pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer. Par ailleurs, il suscitera la création ou la formalisation de symboles représentant l'identité de la Camargue : croix de Camargue, costume de gardian...

Joseph d'Arbaud, particulièrement connu pour son œuvre « la Bête du Vaccarès », est un poète apprécié, qui évoquait dans ses écrits une Camargue profonde et pure.

Carle Naudot (1880-1948), surnommé « Lou Camarguen », membre de la Société d'ethnographie française, du Félibrige et de la Nacioun Gardiano, a lui aussi défendu et vivifié les traditions camarguaises, par l'écriture et la photographie. Il a laissé deux ouvrages d'un grand intérêt ethnographique : « le seden » et « Camargue et gardians », ainsi que de nombreux clichés, dont des portraits, des paysages, des scènes de la vie quotidienne mais aussi des événements tels que la construction du bac de Barcarin ou la disparition du phare de Faraman. Il est le premier véritable ethnographe de la Camargue, essentiellement gardiane, et est reconnu comme tel, garant, par son travail, de son authenticité.

6.3.3 La littérature régionale et le cinéma

Depuis le début du siècle, plusieurs centaines de films ont été réalisés en Camargue. Bien que ces productions n'aient pas marqué l'histoire du cinéma, elles ne manquent pas d'intérêt pour qui s'intéresse au mythe camarguais et à sa diffusion.

Les œuvres adaptées de Jean Aicard sont d'autant plus représentatives de la production cinématographique camarguaise qu'elles mettent en scène deux stéréotypes : le gardian et la gitane (« le roi de Camargue », « Cartacalha, reine des gitans »...). Il émerge de ces productions deux représentations de la Camargue : la Camargue gitane, celles des Saintes Maries de la Mer, et la Camargue du gardian, Camargue sauvage des grands espaces naturels, façonnée par l'eau, terre des chevaux et des taureaux. Cette basse Camargue est d'ailleurs l'essence même du célèbre film « Crin blanc », film très apprécié et ressenti comme représentatif par les camarguais.

Les scénarios de nombreux films sont bien souvent empruntés à la littérature régionale. L'œuvre de Frédéric Mistral et celle d'Alphonse Daudet ont été chacune adaptées au cinéma. Si Mistral n'est pas un poète authentiquement camarguais, la mythologie du delta lui doit néanmoins « Mireille », œuvre dans laquelle l'auteur décrit avec précision le paysage, ses particularités, les activités traditionnelles (baissier, vannier...). Dans un texte du Marquis de Baroncelli, on apprend même que Mistral a quelque temps hésité entre créer un musée ethnologique à Arles (Museon Arlaten en 1909) et fonder un parc national en Camargue !

Peu de camarguais ont joué un rôle décisif dans la conception ou la réalisation de films en Camargue, mais les tournages, même anciens, ont laissé de nombreux souvenirs dans la mémoire camarguaise.

6.3.4 Les représentations de l'identité

6.3.4.1 La croix de Camargue



OT Stes-Maries-de-la-Mer

1924, Hermann Paul, peintre et sculpteur, crée la croix de Camargue. Inspirée d'une croix latine, elle incarne les trois vertus fondamentales de la chrétienté : la foi (croix), l'espérance (l'ancre) et la charité (cœur). Les extrémités de la croix se terminent en tridents qui symbolisent le gardian. La croix se décline en bijoux ou en sujet d'ornementation pour les maisons.

6.3.4.2 Le costume



Comité des fêtes

Porté lors des fêtes ou des cérémonies, il existe aujourd'hui trois types de costume d'Arlésienne : le costume « en cravate », le costume « en ruban » et le costume « de cérémonie » réservé aux mariages et aux grandes occasions. Le costume « en cravate », ou costume de Mireille, est notamment porté par les jeunes filles jusqu'à l'âge de 16 ans.

En 1930, afin de célébrer le centenaire de la naissance de Frédéric Mistral, le comité des Fêtes d'Arles décide de l'élection de la première reine d'Arles. Acceptée et reconnue par les élus et les habitants du Pays d'Arles, elle est la représentante officielle de la langue, des coutumes et des traditions du peuple provençal. Depuis 1930, dix neuf reines se sont succédé. La Reine et ses Demoiselles d'Honneur ont un rôle actif dans la plupart des manifestations populaires.

La tenue de gardian se compose d'un pantalon en "peau de taupe" généralement de couleur beige, gris ou marron et orné sur le côté d'un mince galon noir. Il se porte avec une chemise de couleur vive,

imprimée de petits motifs dont le col est fermé par une cravate ou une cordelière. Lors des représentations et des cérémonies, le gardian porte également une veste de velours noir, doublée de soie cramoisie, et un chapeau de feutre à large bord, appelé « Valergues ».

6.3.4.3 La bouvine

L'élevage bovin, pour lequel la mécanisation de l'agriculture aurait pu être fatale, connaît au contraire, dès la deuxième moitié du 19e siècle, un regain de faveur. Au-delà de ses aspects économiques, l'élevage des taureaux joue un rôle primordial dans la vie sociale et culturelle locale. Incontournables, les taureaux sont essentiellement utilisés pour animer les fêtes locales, les jeux taurins et la course camarguaise.

Le « biòu », le taureau, est le référent par excellence de l'amateur de tauromachie. Le terme, qui n'est jamais traduit par bœuf, désigne les animaux combattant dans la course libre. Il représente l'animal sauvage, indomptable, et fait l'objet d'une véritable foi, « la fe di biòu ».

L'élevage du cheval Camargue est absolument indissociable de celui du taureau. L'intérêt suscité aujourd'hui par les gardians est le fruit d'une évolution récente, provoquée essentiellement par la renaissance mistralienne et son application en Camargue par le marquis de Baroncelli et Joseph d'Arbaud.

Les jeux et les spectacles taurins dépassent le cadre de la Camargue, mais il existe cependant dans la tauromachie provençale des caractères typiquement camarguais, tels l'abrivado et la bandido, arrivée et départ au galop, dans un village, des taureaux destinés à la course et encadrés par des gardians à cheval. De nos jours, l'usage systématique du camion pour le transport des taureaux, et les règles de sécurité de plus en plus strictes ont fait évoluer le caractère de ces manifestations. Malgré tout, elles restent des référents festifs, symboliques de l'identité camarguaise.

Les objets et outils liés à la bouvine sont également très représentatifs : le harnachement camarguais, et particulièrement la selle Camargue, apparue dès le 13e s ; le trident, outil et emblème du gardian, le crochet de raseteur...

6.3.4.4 La course camarguaise

La course libre ou course à la cocarde devenue course camarguaise, fait intervenir des taureaux de la « raço di biòu ». Née des jeux organisés anciennement par les gens des mas, elle s'est progressivement codifiée et transformée en un véritable spectacle.

De jeu populaire, la course camarguaise est devenue un sport officiel en 1975. Elle se pratique en Languedoc (Gard, Hérault) et en Provence (Bouches-du-Rhône) de mars à novembre. Chaque course compte six à sept taureaux. Les raseteurs, en tenues blanches, à l'aide de leurs crochets et assistés de leurs tourneurs, essaient de lui ôter la cocarde, les glands et les ficelles fixés sur le front et sur les cornes. La course camarguaise est une activité très populaire qui draine un important public.



6.3.4.5 Les savoir-faire

Jadis, les pâtres et les gardians passaient leurs veillées à graver les cornes des taureaux, dont ils faisaient des poires à poudre ou des flacons à huile d'olive. Les motifs évoquaient alors le soleil, le taureau, la croix des Saintes... Les colliers de sonnailles, les clavettes et les mourrau étaient également richement décorés. Aujourd'hui, l'art populaire camarguais a disparu.

Cependant, certains savoir-faire, surtout liés à la bovine, continuent d'être transmis. Quelques manadiers détiennent les secrets de la fabrication du *seden*, et tentent encore de les transmettre à de rares passionnés : ce lasso, fait de cordes de crin tressées, est un outil traditionnel, référent de la part équestre de la boviculture. Considéré, pour sa fabrication artisanale, comme un objet d'art, il n'est aujourd'hui fabriqué que de manière industrielle, notamment en raison de la rareté de sa matière première : le crin de jument.

D'autres techniques et savoir-faire traditionnels ont moins de chance : la confection des toits en roseau, la récolte manuelle de la fleur de sel, la fabrication des crochets de raseteurs, des tridents, des selles camarguaises, le travail de l'osier, le maniement de la partègue et l'utilisation du *nego-chin* tendent à disparaître au profit de fabrications massives, voire industrielles, et de l'utilisation de matériels et matériaux moins onéreux, plus simples, ou adaptés à un nouveau mode de vie.

Quant à la monte gardiane, indissociable de l'élevage extensif camarguais, elle a cependant évolué vers « l'équitation camargue », tout en restant une monte de travail authentique. Elle est aujourd'hui officiellement reconnue par la Fédération Française d'Équitation.

6.3.4.6 Le pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer

Aux Saintes-Maries-de-la-Mer, chaque année depuis 1448, le 25 mai et le dimanche le plus proche du 22 octobre, se déroulent les pèlerinages qui célèbrent les saintes Marie-Jacobé et Marie-Salomé. Il existe plusieurs variantes à la légende des Saintes.

La vénération d'un puits sacré à l'endroit de l'église actuelle, l'invention officielle des reliques des saintes en 1448 par le roi René font que le pèlerinage des Saintes-Maries a toujours été suivi avec ferveur. Depuis 1935, le 24 mai, les gitans célèbrent également leur patronne, Sara. Dès lors, le pèlerinage donne lieu à d'importants déplacements des communautés gitanes et tziganes. Le pèlerinage a un impact touristique majeur.



6.3.4.7 Les fêtes traditionnelles

Chaque année, dans tous les villages et hameaux, se déroulent les fêtes votives et patronales, et les fêtes dites « de la maintenance et des traditions » généralement organisées à Arles ou aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

La première fête du costume eut lieu en 1903, et la première « fêsto vierginenco » en 1904, toutes deux instaurées par Frédéric Mistral.

La fête des gardians constitue l'un des points forts de la vie traditionnelle arlésienne. Jadis, c'était une simple fête corporative comme il en existait beaucoup.

On peut également citer la Course de Satin, pratiquée depuis 1529. Elle s'est perpétuée en Pays d'Arles jusqu'à la Révolution, puis la Confrérie des Gardians de Saint Georges la perpétua jusqu'au début du 20e siècle. Elle se court maintenant dans une manade, lieu idéal qui symbolise l'esprit de cette manifestation.

Chaque fête est toujours l'occasion de se retrouver, mais aussi de se montrer et d'affirmer son appartenance au territoire camarguais et à sa culture. Les chevaux, les taureaux, la langue provençale et les costumes sont particulièrement mis à l'honneur. Le folklore, très présent lors de ces fêtes, est un référent positif, extrêmement valorisé et lié à toutes les manifestations publiques.

6.3.4.8 Les férias

Chaque année, Arles organise une feria de Pâques (avril) et une feria du Riz (septembre). La ville des Saintes-Maries-de-la-Mer organise une feria du cheval (juillet) et une feria « biou y toros » (août).

Les taureaux de corridas sont des taureaux de « combat » élevés localement ou achetés en Espagne. Les férias se déroulant sur plusieurs jours sont l'occasion de nombreuses festivités. Elles attirent un public local et touristique très nombreux.

6.4 Les points clés du diagnostic

Forces

- Un intérêt culturel d'envergure régionale, nationale et internationale
- Un territoire attirant, objet de fascination
- Un patrimoine archéologique riche et répertorié
- Une identité culturelle et un sentiment d'appartenance au territoire très forts.

Faiblesses

- Certaines pratiques sociales contemporaines encore trop peu méconnues.
- Certains aspects du patrimoine culturel et artistique mal valorisés.

Opportunités

- Développement et renforcement des structures culturelles et d'une meilleure synergie entre elles
- L'interdépendance des activités économiques qui instaure la concertation pratiquement comme un outil de survie et génère une richesse sociale et culturelle.
- Médiatisation

Menaces

- Les travaux agricoles et principalement ceux nécessaires à la riziculture sont destructeurs des sites archéologiques
- Disparition de certaines activités économiques traditionnelles et de certains savoir faire.
- Sur-médiatisation
- Folklorisation et artificialisation de pratiques traditionnelles

6.5 Le patrimoine architectural

Une évolution du bâti liée aux contraintes du territoire et aux usages.

Le territoire du Parc naturel régional de Camargue correspond presque *stricto sensu* à ce que les historiens nomment l'*Isle de Camargue*, à savoir la partie du Delta du Rhône comprise entre le Petit-Rhône à l'ouest et le Grand-Rhône à l'est. Espace plat où les altitudes restent très proches du niveau de la mer, le sol de la Camargue est principalement constitué d'alluvions plus ou moins sableuses en fonction de la présence d'anciens lits du Rhône. Dunes fluviatiles, marais, marécages à sansouïres ou à enganes n'offrent pas de pierres et peu de grands arbres pour le bois d'œuvre.

La construction des *villae* romaines a su faire appel aux pierres des Alpilles, amenées par bateaux. Mais l'antique système agricole a été ravagé par les invasions et les pillages divers, entre autres les incursions sarrasines.

Restée pendant longtemps une architecture d'abri et de refuge pour les proscrits et les marginaux, les techniques vernaculaires (*cabanes de gardian* et abris de bergers) ont utilisé la terre pour les murs, les petits troncs pour la charpente et la *sagne* (chaume de roseau) pour la couverture. Les matériaux de construction durables, notamment la pierre de Fontvieille, ont dû être importés à grand frais par voie navigable. Leur utilisation est historiquement limitée aux ouvrages défensifs ou religieux. Le ré-emploi et le recyclage systématique des matériaux ruinés (le cas de l'Abbaye d'Ulm est caractéristique) expliquent en grande partie l'absence de grands édifices anciens. Ce n'est qu'avec la paix relative et les progrès agricoles des 16^{ème}, 17^{ème} et 18^{ème} siècles que la Camargue voit apparaître la plupart des *mas* actuels.

Les sites d'implantation des hameaux et des mas isolés ont été dictés par le terrain. On les retrouve essentiellement sur les « hauteurs » des bourrelets alluviaux. Quand au type même de l'architecture, il est fortement lié au type d'exploitation. Par la suite, l'évolution des techniques a influencé et modelé les structures bâties par la nécessité d'ajouter des bâtiments attenants au mas. Ainsi, les mas d'aujourd'hui nous offrent le reflet de cette évolution.

Mise en valeur actuelle des bourrelets alluviaux et des dépressions



6.5.1 Les grands thèmes architecturaux

6.5.1.1 Architecture médiévale

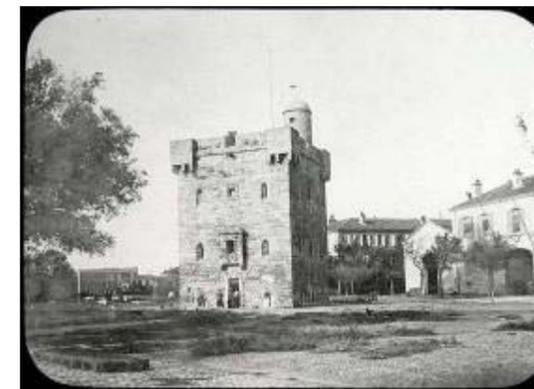


Les témoins de la période médiévale sont relativement peu nombreux. Il s'agit principalement d'anciennes **tours de défense** qui contrôlaient la circulation fluviale des marchandises vers Arles et la vallée du Rhône.

De certaines, il ne reste plus que le nom ou quelques rares éléments architecturaux intégrés ou réemployés dans des mas plus récents (Tour de Mondony et Tour Blanque à Gageron, Tour de Lubières à Albaron...). Dans la majorité des cas, les restes de la tour sont encore visibles, bien qu'intégrés aux mas qui leur ont succédé : Tour de Montmeillan, Tour d'Amphoux, Tour de Brau, Tourvieille, etc.

Tour de la Grande Rougnouse

Outre cette architecture militaire, il faut également noter le Grand Mas d'Albaron, construit au XIII^e siècle. Même si aujourd'hui une grande partie du château originel a été englobé dans les constructions plus récentes, des machicoulis et des caves voûtées sont encore visibles.



La tour Saint Louis



Saliers

Autres traces de ces périodes peu sûres, les hameaux de Gimeaux et de Saliers, bâtis à l'intérieur d'anciennes commanderies templières. En témoignent le **plan en cour fermée** du vieux Saliers, ainsi que quelques éléments de baies ou d'élévations encore en place.

Enfin, dernier vestige de cette époque, l'incontournable église des Saintes-Maries-de-la-Mer. (Voir plus loin)

6.5.1.2 Architecture religieuse

Il faut ici différencier les édifices destinés à tous les fidèles, des chapelles domestiques réservées au seul personnel du mas ou aux seuls maîtres du domaine. Ces dernières seront décrites dans la partie consacrée à l'architecture agricole.

Les chapelles et les croix de chemin sont peu nombreuses en Camargue, quant aux oratoires, il n'en existe aucun connu.

De modestes densités de population expliquent cette situation. Jusqu'à la moitié du 19^{ème} siècle, la Camargue est restée une terre d'agriculture ovine pionnière et extensive, avec un peuplement humain aux modes de vie quasi autarciques dispersé dans de grands espaces sauvages. Il n'y avait que quelques rares points agglomérés autour d'édifices fortifiés : Saliers, Albaron, Gageron, Villeneuve, Les Saintes-Maries...

C'est dans ces hameaux que l'on retrouve aujourd'hui les *églises* et les *chapelles*, dont les bâtiments actuels datent généralement des 18^{ème} et 19^{ème} siècles.



Chapelle de Barcarin
Léon Veran arch. Vers 1890



Chapelle intégrée au mas

(Villeneuve)



Sur les bords de route et aux carrefours, on trouve quelques **croix de missions**, dressées aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles, lors des campagnes de raffermissement de la foi chrétienne. On peut d'ailleurs noter la présence d'une de ces croix sur le chemin de St Jacques de Compostelle passant en Tête de Camargue.

Plus fréquentes sont les **croix de mas**, qui marquent le chemin ou l'entrée des domaines agricoles. Repères dans l'espace quotidien en même temps que marqueurs temporels et spirituels, les *croix de mas* répondaient autant à une nécessité d'indiquer matériellement l'existence du mas et de ses habitants, qu'à la volonté de mettre cette entité sous une protection divine.

L'église des Saintes-Maries-de-la-Mer



L'origine de l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer reste mal connue. Les données archéologiques sur l'édifice ne sont pas fiables car les sources sont anciennes et leurs dires invérifiables. A cause de ce flou, bien souvent l'histoire de l'église et de son origine laissent le champ libre à une interprétation mélangeant le mythe et une possible réalité historique. On sait cependant qu'il y a eu destructions et reconstructions de différents sanctuaires de l'antiquité tardive jusqu'à l'époque médiévale. Cela permet de penser qu'un culte chrétien (peut-être d'origine païenne) existe dans

ce lieu depuis très longtemps.

L'époque du Bas Empire romain correspondant au développement d'une primo chrétienté en Provence, cela pourrait expliquer la création d'un oratoire et d'un sanctuaire dans ce lieu.

L'édifice actuel est fortifié au XIII^e et au XIV^e siècle : on lui ajoute une couronne de mâchicoulis et un donjon crénelé. Une tour de guet est également placée au sommet de l'église : pendant la guerre de cent ans et longtemps après l'église servait de refuge à la population du village lors des attaques de pillards par les côtes. L'église est classée Monument Historique depuis 1840.

6.5.1.3 Architecture agricole

Jusqu'à présent, seule l'architecture savante, culturelle ou militaire, a été reconnue par la procédure d'inventaire des Monuments Historiques. Pourtant, l'architecture agricole est la représentante la plus importante du bâti camarguais.

L'histoire de l'Isle de Camargue a été pendant longtemps l'histoire d'une colonisation agricole pionnière constituée d'un peu de cultures vivrières et de beaucoup d'élevages extensifs : ovins, taureaux, chevaux... C'est donc logiquement que la thématique agricole rassemble une **majorité des édifices bâtis de Camargue**. Cependant, au sein de cette architecture agricole, apparaît une **diversité de bâtiments qui est la parfaite illustration de l'évolution historique et technique des pratiques agricoles en Camargue**. A travers l'étude de ces bâtiments, on observe l'évolution entre un stade de savoir-faire autochtone, producteur d'architecture vernaculaire typée et un stade de techniques de construction industrielle, productrices d'architecture technologique spécialisée.

On peut distinguer **deux types de mas : les petits et les grands**. Les premiers, que l'on retrouve principalement en Tête de Camargue, datent du 19^{ème} siècle. C'est à cette époque que le mas camarguais trouve sa forme traditionnelle la plus élaborée. Construit en bâti et en pierre de Fontvieille, il correspond à de petites exploitations familiales.

Au sein de l'ensemble bâti que constituent les grands mas, il faut tout d'abord distinguer le *corps de logis*, habitation souvent la plus ancienne si ce n'est originelle, des autres bâtiments destinés à l'exploitation agricole.



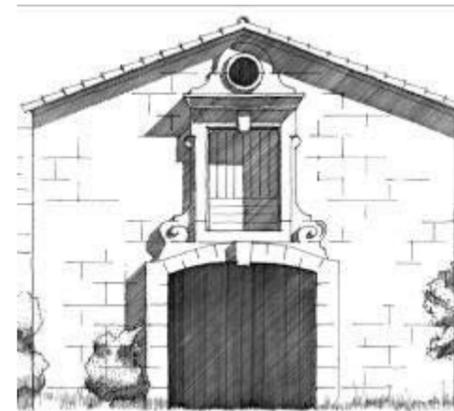
Mas Léotaud

La plupart des **corps de logis** peuvent être datés des 17^{ème} et 18^{ème} siècles, même si beaucoup ont subi des modifications parfois importantes au cours des siècles suivants... Les corps de logis sont construits selon un **axe est-ouest**, offrant ainsi leur façade au sud. Un bois est parfois planté au nord pour atténuer les effets du mistral. A partir du 19^{ème} siècle, les constructions ne présentent quasiment plus d'ouverture au nord. Les matériaux d'élévations varient dans la hauteur. Le rez-de-chaussée est construit en *bâti* (maçonneries de pierres de blocages ou de ré-emplois liés au mortier). Les étages sont construits en pierres de Fontvieille maçonnées. A chaque niveau d'élévation, un *bandeau d'étage* vient rythmer la façade. L'épaisseur des murs décroît en s'élevant, à l'instar des maisons arlésiennes. Le *couronnement* est souvent décoré, soit par une génoise en tuiles canal, soit par un bandeau ou une corniche de pierre. Les deux systèmes pouvant être mélangés. Sur le toit s'élève quelques fois une tour de guet destinée autant à surveiller les troupeaux qu'à observer les allées-venues...



Les *encadrements de portes* sont souvent décorés (frontons moulurés, corniche en entablement...). Sur les plus anciennes bâtisses, on peut observer des *baies géminées* ou des *fenêtres à meneaux*. Un *cadran solaire* (parfois deux), gravé ou peint, tient lieu à la fois d'horloge et d'élément décoratif.

Mas Nicolai



Mas Augery

Les **écuries-fenières** sont un des éléments prototypiques de l'architecture agricole camarguaise. Elles sont généralement contemporaines et forment un retour mitoyen avec le corps de logis. Les matériaux sont les mêmes que pour le corps de logis : bâti en rez-de-chaussée et pierre de Fontvieille à l'étage. *L'écurie* se trouve en bas, elle est accessible par une ouverture cintrée, parfois traitée en anse de panier. Elle est parfois couverte d'une voûte, le plus souvent d'un plancher sur poteaux en pierre ou en bois. La *fenière* se trouve à l'étage, elle est accessible par une porte s'ouvrant dans le vide au-dessus de la porte d'écurie. Le couronnement est parfois traité en génoise ou en corniche.

Autour du couple *corps de logis/écurie-fenière*, presque invariable, se trouvent les dépendances indispensables à la vie domestique: *pigeonnier, poulailler, cochonnier, four à pain, puits et/ou noria, moulin à vent...*



Pigeonnier du mas du Pont de Rousty

Le **pigeonnier** est souvent construit en bâti surmonté de pierres de Fontvieille à l'étage. Doté d'un toit à un seul pan, il regarde vers le sud. Son rez-de-chaussée servait souvent de poulailler, et l'accès à l'étage se faisait par une échelle extérieure, plus rarement par un escalier en pierre. Construit à l'origine à quelques distances du corps de logis, les agrandissements successifs des mas ont souvent fini par intégrer les pigeonniers au reste des bâtiments.

Chaque mas était équipé d'au moins un **puits**, permettant de puiser dans la nappe phréatique une eau plus ou moins saumâtre selon la saison. Une *noria*, actionnée par un âne ou une mule, servait à remonter l'eau d'irrigation des cultures et des jardins, puisée dans une roubine ou dans une citerne voûtée.



On trouve quelques fois une **maison de bayle** (ou maison de gardien) qui est indépendante et construite en bâti et en pierre de Fontvieille.

Les **bergeries longues**, caractéristiques de la Crau et de la Camargue, sont construites à quelques pas du mas. Se sont d'immenses constructions, principalement faite d'une charpente à fermes, reposant sur une ossature bois et pierre. La pente très raide de la toiture s'explique par la couverture originelle en *sagne* (chaume de roseau), qui nécessite un écoulement rapide des eaux de pluie. C'est également l'usage de la *sagne* en couverture qui a conditionné la disposition nord-sud de ces bergeries longues : l'axe du faîtage est ainsi le même que celui du mistral, ce qui diminue les risque d'arrachement du toit. Souvent, une croix de faîtage en pierre vient couronner le pignon sud ou nord.



Tour de Mondony



Ces bergeries longues ont été remplacées par des **bergeries hautes**, constructions plus modernes apparues à la seconde moitié du 19^{ème} siècle, en même temps que se répandait l'usage de la tuile mécanique (*tuile plate de Marseille*). Ce matériau de couverture a permis à la fois de s'affranchir des risques d'arrachement par le vent et de donner au toit une pente plus faible. Certains principes de constructions, dont l'axe nord-sud, ont été perpétués.

Mas du Grand Gageron

Autres buts et autres moyens, les traditions de bouvine, très vivaces depuis plus d'un siècle, ont produit *arènes* et *bouvaous*, petits édifices sans couverture, en bois ou en béton. Malgré leur apparence

modeste, ils marquent les paysages et témoignent de la permanence d'un élevage taurin extensif en Camargue.



La cabane traditionnelle

Le roseau (*phragmis communis*) donnait lieu à deux récoltes. Coupé vert en juillet puis tronçonné, il sert à l'alimentation du bétail (pointe des tiges) et à sa litière (base des tiges). Coupé sec (il est alors appelé *sagno*) pendant l'automne et l'hiver, il constitue le matériau de base de la fabrication des fourres (brise-vent) et de la construction des bergeries et des cabanes. Au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle les personnes de condition modeste — gardian, salinier, ouvrier agricole, berger, palunié — se contentent d'abris réalisés à partir des matériaux locaux, bois et roseau.

Des roseaux sont cousus par petites gerbes de dix centimètres de diamètre environ, les manons, sur une armature de bois. Le cabanier utilise deux outils très simples. Le battoir (*bacèu*) qui lui permet d'écartier les manons pour les coudre et d'en égaliser les rangs en frappant sur leur base, et l'aiguille, bout de bois auquel est entouré le fil végétal.

La légèreté des matériaux utilisés oblige à tenir fortement compte des contraintes climatiques. Pour donner le moins de prise possible au vent, cabanes et bergeries sont orientées nord-ouest/sud-est et elles se terminent au nord-ouest, face au mistral, en arrondi. Pour un meilleur écoulement de l'eau, les deux versants de leur toiture sont fortement inclinés (45 %). En dehors de ces quelques constantes les cabanes présentent une grande variété : on construit au XIX^e siècle aussi bien des murs en pierres, en roseaux nus ou en roseaux enduits de mortier de chaux, des toits terminés ou non par une croix, des murs avec ou sans fenêtre. Elles comportent une ou deux pièces et si elles mesurent en moyenne 4 à 5 mètres de large sur 7 à 8 de long et 3,50 mètres de hauteur, leurs dimensions peuvent être nettement plus importantes. Dans la cabane à deux pièces, la chambre qui occupe la partie arrondie de la construction, a pour principal meuble un lit en forme de caisse, la *brèssu*. Elle est séparée par une cloison de roseaux de la pièce principale (salle à manger et cuisine). Pourvue d'une cheminée adossée au mur de façade, celle-ci est également très simplement meublée : une table, deux bancs, quelques étagères et coffres. (Courrier du Parc n° 50-51: M.-H. Sibille, nov. 1998).

6.5.1.4 Architecture viticole

L'élevage ovin extensif et les modes d'organisation du bâti qui en découlaient, sont restés à peu près inchangés jusqu'au troisième quart du 19^{ème} siècle. C'est l'apparition du Phylloxera dans les vignobles français qui va déclencher une révolution agricole en Camargue. Crise agricole catastrophique au niveau national, cet épisode va avoir un impact très important pour l'agriculture camarguaise et son architecture. Effectivement, il est apparu (avant l'importation de plants nord-américains) que le seul moyen efficace de lutter contre cet insecte ravageur était un sol sablonneux associé à l'inondation des ceps pendant quarante jours, aux mois d'octobre et de novembre. Dotée d'un sous-sol alluvionnaire fin et facilement irrigable, disposant déjà d'un réseau important de canaux d'écoulement et de vidange, **la Camargue s'est très vite convertie à la viticulture** en plantant des centaines d'hectares de vignoble.

L'économie agricole camarguaise est passée à cette époque d'un élevage extensif, nécessitant une main d'œuvre modeste essentiellement constituée de bergers et de gardians de troupeaux, à une monoculture agroalimentaire, faisant appel à des technologies de pointe et à une main d'œuvre très nombreuse, surtout lors des travaux saisonniers (taille et vendanges).

Cette nouvelle donne agricole a considérablement modifié les modes de mise en culture locaux, en même temps qu'elle a nécessité la construction de bâtiments adaptés à cette nouvelle production. C'est ainsi que presque chaque mas s'est équipé de *cuves de stockages*, de *caves de vinification*, de *hangars* pour le nombreux matériel nécessaire, de *logements* pour les ouvriers saisonniers, *d'ateliers*, *d'écurie*, etc. Le patrimoine bâti s'est alors enrichi de bâtiments de conception parfois complexe, associant matériaux vernaculaires et matériaux industriels.



Caves Bülher

L'évolution architecturale des *hangars agricoles*, à foin ou à matériel, décrit bien cette mutation des techniques et des matériaux. D'abord construits en ossature-bois sur pierre ou en ossature-pierre, seuls les pignons étaient fermés par une élévation en bâti, doublée de lambrequins en bois. Sont apparus ensuite les hangars à ossature en agglomérés de mâchefer, puis en poutrelles métalliques et enfin en ossature de béton banché. Les remplissages latéraux se font de plus en plus fréquents pour mieux abriter le matériel, et certains vieux hangars sont fermés *a posteriori*.

Les **caves vinaires** sont certainement les édifices les plus emblématiques de cette période. Souvent jumelles, elles sont construites dans un premier temps en bâti, puis il est fait appel aux nouvelles techniques de l'époque : élévation en béton banché et charpentes métalliques. Les pignons sont parfois décorés d'éléments rappelant la fonction du bâtiment (grappes de raisins, Bacchus sur un tonneau...). A l'intérieur sont construites des cuves en béton vitrifié, sur parfois deux ou trois étages, parfois également en sous-sol. Dans les plus grandes caves, des petits trains sur rails (de type Decazeville) servaient à faciliter le transfert des vendanges et du vin.

De nouvelles dépendances ont vu le jour. *Ateliers mécaniques*, *ateliers agricoles*, *menuiseries* et *forges* ont été édifiés pour assurer la maintenance de machines agricoles de plus en plus présentes dans les exploitations.

Pour loger les ouvriers du domaine et leurs familles, mais aussi pour accueillir la main d'œuvre saisonnière, sont apparus des **logements ouvriers**. Parfois collectifs, ces bâtiments proposaient jusqu'à une vingtaine d'« appartements », avec sanitaires et toilettes collectifs à l'extérieur. Si certaines bergeries longues ont été transformées dans ce but, les logements ouvriers, fonctionnel et sans décors, ont majoritairement été construits en agglomérés de mâchefer.

Dans les plus gros domaines viticoles, se sont de véritables villes en miniature qui se sont créées, avec la construction de *bureaux*, de *cantine*, *d'école*, de *boulangerie*, de *magasins* et *d'épicerie*... Une forme d'exploitation agricole finalement très proche des cités ouvrières minières et des corons.

Pourtant, la période viticole a connu une fin presque aussi brutale que son commencement. Après la Seconde Guerre mondiale, les décrets consécutifs au Plan Marshall et les primes à l'arrachage, associés à la perte des colonies du Maghreb ont considérablement réduit le vignoble camarguais. Aujourd'hui beaucoup de ces bâtiments ne servent plus. Les grandes caves, avec leurs cuves en béton qui occupent des volumes impressionnants, sont ainsi laissées à l'abandon depuis plusieurs décennies.

D'autres cultures ont pris le relais, notamment la riziculture (depuis longtemps présente, mais traditionnellement réservée au dessalement des terres dans le cadre d'un système de jachère humide), et l'arboriculture ou le maraîchage. Autant d'orientations agricoles qui ont, elles aussi, abouti à l'apparition de nouveaux bâtiments, adaptés aux nouvelles productions. Même si la construction métallique moderne tend à uniformiser les bâtiments en une même typologie architecturale, les silos céréaliers sont la preuve, très visible dans le paysage, de ces évolutions.

6.5.1.5 Architecture hydraulique

Dès le renouveau agricole de la Camargue, sa nature deltaïque a nécessité la mise en place d'un efficace système de canaux de drainage pour évacuer les eaux saumâtres, et d'irrigation pour amener l'eau douce du Rhône.

Autres témoins de l'ancienneté de la gestion hydraulique, les *moulins de pompage*. Deux sont connus.



Mais c'est surtout le développement d'une agriculture viticole faisant appel à de grandes quantités d'eau qui a nécessité la mise en place d'un système hydraulique *submersionniste*. C'est à la fin du 19^{ème} siècle qu'ont été construites la plupart des grandes **stations de pompage** et des **maisons de garde-pompes**. Ces grandes stations de pompage sont construites selon les principes de l'architecture industrielle de la fin du 19^{ème} et du début du 20^{ème} siècle. Elles possèdent souvent un soubassement en pierre froide supportant des élévations en bâti. Les chaînages et les encadrements d'ouvertures sont en alternance de brique et de pierre de taille ou en pierre de

taille seule. Pour les toitures il est parfois fait appel à des charpentes métalliques. Ces bâtiments bénéficient fréquemment d'éléments de décoration. Ces stations de pompage étaient entretenues et surveillées par un garde-pompe, qui logeait avec sa famille dans des pièces d'habitation mitoyennes des locaux techniques.

Autres bâtiments faisant partie du patrimoine hydraulique : les **maisons de garde-canal** et les **maisons de garde-digues**. Souvent construits dans un style architectural proche de celui des stations de pompage et des maisons de garde-pompes, ils témoignent de métiers, aujourd'hui raréfiés, dont l'importance n'est plus à démontrer. Les maisons de garde-digue d'Albaron, de Barcarin et de Trinquetaille ont été édifiées sur un plan identique.

A noter également, l'existence de deux pertuis (ouvrages hydrauliques composés de vannes) de qualité : celui de Rousty, en photo ci-contre, récemment restauré, et celui de la Comtesse.



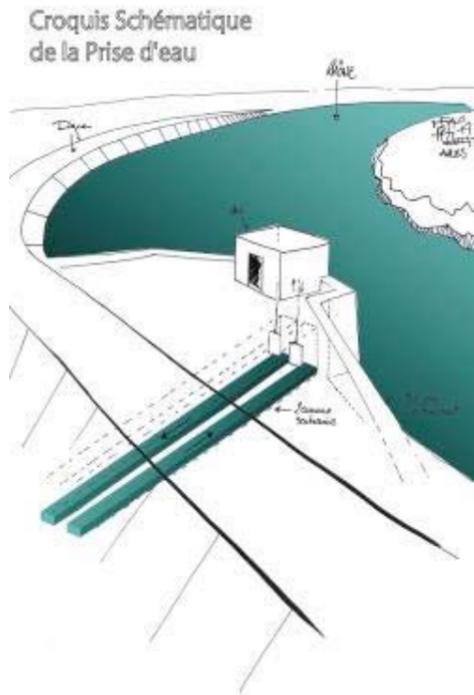
Enfin, les derniers éléments de cette thématique sont les **ponts** et les **ponceaux**. Les premiers permettant de relier l'Isle de Camargue au reste du monde, les seconds permettant aux routes et aux chemins de franchir les innombrables roubines.

Les **ponts** sont au nombre de cinq. Quatre sur le Petit-Rhône : pont de Sylvérial, pont de Saint-Gilles, pont du chemin de fer à Saint-Gilles, pont de l'autoroute. Et un seul sur le Grand-Rhône, qui franchit une lône pour rejoindre l'Île des Pilotes, c'est le pont haubané du domaine de Chartrouse.



Les **ponceaux** les plus anciens sont ceux qui franchissent les vieux canaux sur les drailles de transhumance traditionnelles. Ces ponceaux sont souvent en *dos d'âne*, sur arches avec une pile centrale, parfois deux. Ils sont en pierres de Fontvieille. Certains d'entre eux étaient également équipés de martelières permettant de réguler les niveaux d'eau dans les roubines. Ces vieux ponceaux, lorsqu'ils étaient situés sur des routes dévolues

à la circulation automobile, ont été très modifiés (élargissement, voir rectification totale).



La prise d'eau au Rhône de la Grande Montlong

L'édifice le plus ancien relatif à la gestion de l'eau semble être la **prise d'eau de la Grande Montlong** (17^{ème} siècle). Petit bâtiment entièrement en pierres de Fontvieille, il abrite un système de grande martelière avec deux canaux de prise d'eau au Rhône. Ce bâtiment a été redécouvert lors de la réalisation du pré inventaire du patrimoine bâti par le Parc naturel régional de Camargue et a ainsi échappé à la destruction lors des travaux de réfection des digues.



6.5.1.6 Architecture ferroviaire

Le début des années 1890 a vu la construction de deux lignes de chemin de fer (desservant Salin-de-Giraud et Les Saintes-Maries de la Mer) qui ont joué un rôle très important pour la vie quotidienne camarguaise.

De ces deux lignes ferroviaires, arrêtées à la fin des années 1950 », il ne reste plus que quelques traces éparpillées le long des anciennes voies. Certains tronçons de l'ancienne voie ferrée sont aisément identifiables dans la topographie et le paysage, mais la plupart du temps, seule une lecture attentive des cartes permet d'en supposer le tracé.

Les éléments les plus visibles sont sans conteste les **gares** : Bouchaud, Remoule, Albaron sur la ligne des Saintes ; Gageron, Villeneuve, L'Armellière, Le Sambuc, Peaudure, Les Charlots sur la ligne de Salin-de-Giraud. Elles ont, pour la grande majorité d'entre elles, été aménagées en maison d'habitation, avec l'adjonction de dépendances et parfois la modification des toitures.

Ces **gares** répondaient à deux fonctions : accueil des voyageurs et appartement du chef de gare. Elles présentent donc des caractéristiques architecturales standardisées que l'on retrouve d'un bout à l'autre du réseau (à l'exception de la Gare de Remoule, plus petite et plus récente). La **gare de Villeneuve**, bien qu'en mauvais état, est celle qui montre le mieux la typologie ferroviaire des gares de Camargue : épais soubassement en pierres froides, élévation en bâti de pierres froides et chaînages d'angles en pierre de taille, encadrement de baies en pierre, toiture à deux pans en tuiles mécaniques. La seule trace de décoration étant la présence d'un cartouche en pierre, mentionnant le nom de la gare, et d'une horloge extérieure

6.5.1.7 Architecture civile

Sous cette vaste appellation se retrouvent différents types de bâtiments et différentes époques de construction : *châteaux et maisons de plaisance, pavillons de chasse, maisons cantonnières, mazets, villas et maisons d'habitation, station-service et hôtel, etc.*

Les **châteaux et les maisons de plaisance** ont toutes leurs styles propres. Résidences de prestige autant que maison de maîtres agricoles, elles sont souvent richement décorées en façade, avec de nombreux éléments de modénature et l'utilisation de ferronnerie de baies. Il ne peut être fait de généralités sur ces bâtiments qui mériteraient pour certains une description détaillée (Château Brunet, l'Armellière, Château Giraud, Château de Molin, manoirs de Cabassole ou de la Trésorière, etc.).



Château Brunet

Château d'Avignon - architecte Veran



Au 18e siècle, le mas de Someyre est agrandi et devient le château d'Avignon. En 1811, le général de Miollis, comte d'Empire, l'achète et réalise quelques travaux, comme l'indique l'année 1813 sur un cadran solaire. En 1893, le domaine est acheté par le négociant Louis Noilly-Prat qui fait entièrement remanier l'intérieur par l'architecte Auguste Veran et l'ébéniste Auguste Blanqui. Cet ensemble illustre le confort et la modernité de la fin du 19e siècle. Le château et son parc ont été classés monuments historiques en 2003.

Les **pavillons de chasse** sont eux aussi très diversifiés. Maisons de plaisance par excellence, leur construction est généralement soignée (pierre ou bâti) bien que sobre, et parfois quelques éléments de décors viennent rappeler la fonction du bâtiment : scène de chasse notamment.

Les **maisons cantonnières** font appel (comme les maisons de garde-pompe, de garde-canal ou les gares) à une architecture standardisée qui puise son inspiration dans les grands invariants stylistiques de la fin du 19^{ème} siècle et du début du 20^{ème} siècle. On retrouve donc l'usage de la pierre froide en soubassements, des élévations en bâti ou en brique, la présence de chaînages d'angles en pierre de taille, un certain souci de la décoration des encadrements de baies (pierres ou briques), une composition de plan et de façade symétrique et fonctionnelle.

Les **maisons d'habitations**, les **mazets** et les **villas pavillonnaires** témoignent de différentes périodes de constructions, avec l'usage de matériaux variés et de styles architecturaux particuliers.

Jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, la plupart des maisons d'habitation sont construites en bâti de

pierres froides, avec chaînage d'angle, encadrements de baies en pierre et génoises de

couronnement. Apparaissent ensuite (avec la guerre et jusqu'aux années 1950) des maisons en agglomérés de mâchefer.

Depuis, et jusqu'à aujourd'hui, se sont surtout les agglomérés de béton avec dalles de béton armé qui sont utilisés pour les maisons dites traditionnelles. Seules les volumes et les formes varient avec le temps. Si les années 1960 proposent des maisons simples, souvent rectangulaires ou cubiques, les années 1970 et 1980 tendent plus vers des toitures à pans uniques décrochés, avec de nombreux renforcement de façade.

Les 25 dernières années ont vu le développement d'une nouvelle forme d'architecture. Celle-ci concerne surtout l'étalement périurbain des agglomérations arlésienne, saintoise et de Port Saint Louis du Rhône.



L'architecture des années 1990-2000 propose des volumes plus simples, souvent en décrochements de niveaux et/ou de façade, faisant appel à des éléments décoratifs qui semblent être les nouveaux standards de l'architecture provençale : baies cintrées, génoises en éléments préfabriqués, terrasses à arcades, portails hispanisants, etc. Les constructions les plus récentes sont

systematiquement édifiées sur une surélévation (en vide sanitaire) correspondant au risque d'inondation lié à la topographie.

Quelques maisons ont également été construites avec des systèmes de préfabrication communs à toute l'Europe (système Phoenix notamment).

Si les matériaux et les formes sont différents de ceux de l'architecture traditionnelle, les couleurs le sont aussi. Bien souvent, les coloris de façade s'intègrent difficilement à leur environnement. Ils font référence à une certaine idée de l'architecture « du soleil » que l'on retrouve désormais de Perpignan jusqu'à Nice.

Enfin, on trouve, comme partout, des *stations-services*, des *boutiques* de bord de route et des *cabanons* de jardin ou des caravanes servant de résidence secondaire.

6.5.1.8 Architecture industrielle et agro-industrielle

Dans la ruralité agricole de la Camargue, cette thématique regroupe quelques types d'édifices bien définis : **transformateurs électriques, silos à céréales, rizeries et autres usines agroalimentaires, péage autoroutier...**

Pour les *transformateurs électriques*, les styles, formes et matériaux de construction varient dans le temps, selon les modèles d'EDF. Les plus anciens sont les transformateurs en hauteur, à la différence des transformateurs-caisson actuels. A noter que le plus ancien transformateur électrique connu est

construit en pierre de Fontvieille (situé sur la Draille de Méjanès). Beaucoup sont réalisés en agglomérés de mâchefer ou en béton armé. Les plus récents tentent de s'intégrer au paysage (génoises, bandeau de couronnement, tuiles canal, enduit ocrés...). Ils sont le plus souvent construits en béton armé préfabriqué.

Le péage autoroutier, les *rizeries modernes*, les *usines de conditionnement* et autres *silos céréaliers* font tous appel à l'architecture métallique industrielle : ossatures et charpentes métalliques, couverture en tôle, en éverite ou en bac acier, cuves de silo en acier galvanisé... Ces matériaux brillants sous le soleil, associés à des volumes souvent imposants, se repèrent de très loin en Camargue et ne participent pas à une bonne intégration paysagère de ces nouveaux édifices.

Pourtant, il est à noter que les industriels, de plus en plus conscients de l'impact de leurs structures sur ce paysage de qualité, ont récemment pris l'habitude de consulter le conseil architectural du Parc naturel régional de Camargue avant leurs travaux d'extension.



Une originalité en Camargue : la cité industrielle de Salin de Giraud



Initialement basée à Marseille, la Société Solvay, productrice de soude décide de se rapprocher des salines du sud de la Camargue et fonde à la fin du XIX^{ème} siècle une nouvelle usine sur le site qui deviendra Salin de Giraud. Cette implantation bouleversera radicalement le paysage de cette portion de territoire. Encore relativement « sauvage » si ce n'est l'existence d'un hameau qui a pris naissance autour du bac de Barcarin. La construction de l'usine et de sa cité

nécessitera de remblayer ces terrains marécageux selon la trame existante des digues et des roubines de la section. Cette trame déterminera ainsi celle de la future cité.

L'originalité de la cité Solvay vient de l'application d'un modèle urbain inédit dans le sud de la France, et qui le restera, celui de la cité industrielle nordiste. Directement inspiré des cités minières, le matériau de construction utilisé, la brique, tranche radicalement avec ceux utilisés traditionnellement en Camargue. Les toits sont recouverts de tuiles mécaniques assez rares dans cette région où la tuile canal est reine. Rationalité et contrôle sont les maîtres mots de cette architecture.

Selon un plan cardinal, la cité est organisée comme le parfait reflet de la structure sociale de l'usine. En déambulant dans les rues, la hiérarchie se lit parfaitement selon la typologie architecturale depuis la maison individuelle du Directeur et son parc attenant, celles des cadres, jusqu'aux logements ouvriers, tous mitoyens, reprenant le modèle des coronas des cités minières. La société met à disposition de ces

employés tous les équipements nécessaires : école, centre de soin, lavoirs, marché, loisirs, bains douches, maisons communes...

La cité industrielle est avant tout un modèle social où l'urbanisme et l'architecture soutiennent un contrôle total de cette hiérarchie productive.

Avec la création de l'usine Péchiney, plus à l'ouest, une nouvelle cité ouvrière voit le jour. Cependant, si les mêmes principes sont repris pour l'essentiel, le modèle est plus souple.

Aujourd'hui, la tendance est plutôt à la dissolution des lignes fermes de ce modèle urbain. Les extensions, les libertés de couleurs et de matériaux rendent peu à peu moins visibles les traces de ce patrimoine architectural industriel. Les deux cités industrielles sont aujourd'hui connectées par un tissu urbain radicalement différent de ces modèles. La création d'une ZPPAUP permettra peut-être de minimiser ces impacts afin de conserver ce témoin d'une partie importante de l'Histoire camarguaise.



6.5.1.9 Architecture et tourisme

Avec l'essor du tourisme en Camargue, de nouvelles constructions et de nouveaux codes architecturaux ont vu le jour.

Ce phénomène est marqué aux Saintes Maries de la Mer où la moitié des logements sont des résidences secondaires. Autour du noyau ancien de l'église, l'urbanisation s'est poursuivie en s'inspirant progressivement d'un modèle plus balnéaire. La sobriété des maisons de pêcheurs a fait place à des constructions nouvelles aux toits asymétriques, parfois à simple pente, avec balcons terrasses... L'ensemble reste cependant assez homogène et n'excède pas une hauteur de R+2 conservant ainsi à l'église son statut de repère visuel.

(photo PNRC)

Les couleurs ont connu une évolution ces dernières années. Les menuiseries sombres ont laissé la place à un coloris plus balnéaire, convenant bien à cette agglomération littorale : le bleu essentiellement. Les façades blanches dans l'ensemble participent à l'identité littorale de la ville.

En périphérie du centre, le modèle de la cabane traditionnelle est parfois repris pour les bungalows de manière plus ou moins heureuse.



Les manades se sont peu à peu multipliées, surtout en entrée de ville, en limite de la D570. Les propriétaires ont souvent choisi de limiter leur propriété par une clôture maçonnée et recouverte d'enduit blanc à la chaux. L'entrée du lieu est généralement assez imposant et reprend certains codes architecturaux proches de ceux de l'« hacienda » espagnole. Ce modèle, importé à l'origine, fait aujourd'hui finalement partie intégrante de l'identité du sud de la Camargue, en particulier des Saintes-Maries-de-la-Mer.



6.5.1.10 Architecture « Maritime »

Les phares

Située sur une route maritime importante entre l'Europe du nord, l'Espagne et l'Italie, la côte de Camargue, déserte et sans relief, a toujours représenté un péril pour les navigateurs.

A la chute de l'Empire romain, pirates et barbares s'installent dans le delta et laissent leur sanglante empreinte dans toute la vallée du Rhône. Les Sarrasins sont chassés de Provence en 972 mais les corsaires barbaresques continuent de semer la terreur en Camargue.

Du 15e au 18e siècle, la protection plus systématique de la région s'organise.

Des tours sont édifiées le long des divers bras du Rhône dont les lits successifs expliquent leur multiplicité.

La tour n'est pas une aide à la navigation mais son existence permet à la population d'être prévenue en cas de danger venus du fleuve ou de la mer. A la fin du 16e siècle, elles protègent la ville d'Arles et contribuent à rétablir la sécurité dans la campagne.

En 1711, le fleuve change de cours pour la dernière fois. Cette stabilité, fait diminuer la courbe des naufrages.

Il faut cependant attendre 1835, date d'édification du premier phare de Faraman suivi de la Gacholle en 1882 pour que les côtes de Camargue revêtent un caractère moins inhospitalier.

Au 20e siècle, furent édifiés ceux de Beauduc (1902) et de Fos-sur-Mer, le plus récent de France (1979).

(Catalogue de l'exposition sur les Phares, M.-H. Sibille, 2001)



D'un point de vue architectural, ces bâtiments sont d'intérêt national. Bien que non protégés au titre des Monuments Historiques, ils sont cependant recensés dans l'inventaire général du patrimoine bâti. Cette architecture ne révèle pas de particularisme camarguais mais utilise des standards emblématiques de l'architecture navale : rigueur et symétrie en sont les maîtres mots.

D'autre part, à l'échelle du territoire, les phares constituent des repères visuels incontournables et ce aussi bien en mer que sur terre. S'ils sont vus de loin, ils permettent aussi d'observer de larges portions du territoire à 360°.



La Gacholle

Faraman

Les cabanons de Beauduc et de Port Saint Louis



Depuis une trentaine d'années, les plages de Beauduc et de Port Saint Louis voient s'installer sur leur sable nombre camping-cars, caravanes et autres abris de fortune. Attirés par ce paysage de bout du monde, les amoureux de la nature reviennent rituellement sur ces lieux avec un très fort sentiment d'appartenance. Malheureusement, ceci ne se fait pas sans de fortes dégradations du milieu naturel. Ces campements improvisés ne présentent pas d'intérêt architectural notable. Cependant, les campeurs saisonniers ne sont pas les seuls à occuper les lieux. A Beauduc, un village de quelques cabanons a prit forme et certains résidents y vivent désormais à l'année. Ces cabanes construites en bois et matériaux de récupération, avec les moyens du bord, sont le reflet d'un phénomène social particulier et assez unique. Cette architecture « de la cabane » traduit ainsi un désir de retour aux sources, d'isolement et de rupture avec le rythme de vie actuelle.

CARTE_28

6.5.2 Les protections réglementaires

6.5.2.1 Le classement et l'inscription (loi du 2 mai 1930)

- **Immeubles inscrits à l'inventaire supplémentaires des Monuments Historiques (Loi de 1913)**

ARLES

Domaine de l' Armeillère ou l' Armeillère au Sambuc :

Inscription 04 10 1932 (arrêté) (Château et portail) non annulée.

maître de l'œuvre : [BOREL Antoine](#)

date de construction : 1606

Château de la Tourvieille ou Tour du Tanpan :

La tour : inscription par arrêté du 4 octobre 1932
Date de construction : 1607

Maison dite la Rougnouse :

La tour : inscription par arrêté du 4 octobre 1932
Epoque de construction : 2e moitié 16e siècle

SAINTES MARIES DE LA MER SAINTES MARIES DE LA MER

Mas de Méjanes

Inscription par arrêté du 26 mai 1941

PORT SAINT LOUIS

Entrepôts maritimes de la Compagnie générale de navigation

1999/08/16 : inscrit MH
Epoque de construction : 2^e moitié du 19^e siècle

Tour Saint-Louis

1942/11/18 : inscrit MH
Epoque de construction : 2^e quart du 18^e siècle

- **Immeubles classés**

SAINTES MARIES DE LA MER

Domaine du château d'Avignon :

Inscription 30 05 1984 (arrêté) annulée. 2003/05/21 : classé MH
Maîtres d'œuvre: [Veran Auguste \(architecte\)](#) ; [Blanqui Auguste \(ébéniste\)](#)
Epoque de construction : 18e siècle

Eglise des Saintes-Maries-de-la-Mer :

1840 : classé MH
Epoque de construction : Médiévale

6.5.2.2 Les ZPPAUP

Un projet de ZPPAUP est en cours de finalisation pour Salin de Giraud.

6.5.3 Les points clefs diagnostic

- **FORCES**

- Reflets de l'Histoire et d'une culture
- Protections multiples
- Conscience de la valeur patrimoniale du bâti au cas par cas
- Investissement des communes pour la sauvegarde de certains bâtiments en péril
-

- **FAIBLESSES**

- Volontés diverses en terme de développement du territoire
- Isolement de certains mas
- Coût des restaurations
- Manque de conscience globale de l'identité architecturale camarguaise et de l'impact de la typologie des nouvelles constructions
- ...

- **MENACES**

- Banalisation du modèle architectural et perte de l'identité camarguaise
- Abandon des mas isolés
- Mauvaise gestion de l'extension urbaine
- Non respect des lois et des documents d'urbanisme
- Dégradation du petit patrimoine bâti
- ...

- **OPPORTUNITÉS**

- Potentialités de découverte et de mise en valeur
- Tourisme
- Cadre de vie +++ pour les habitants
- Outils de protection mieux adaptés
- Établissement d'une convention avec la Fondation du Patrimoine
- ...